

GÉRARD LAIRESSE

1640-1711

LE peintre-graveur Gérard Lairesse, ou de Lairesse, comme l'on dit souvent, né dans une famille d'artistes, avait certainement de qui tenir.

Son père, Renier Lairesse, était peintre lui-même et ses tableaux, selon Abry, égalaient ceux de Gérard Douffet et de Bertholet Flémalle. On peut supposer cependant qu'il ne produisit guère de tableaux de chevalet, car, ayant à pourvoir à l'élévation d'une famille assez nombreuse, il fut bientôt obligé de s'adonner complètement à la peinture décorative. Aucun d'eux n'est, d'ailleurs, parvenu jusqu'à nous.

Sa mère, Catherine Taulier, était fille de Jean Taulier, Tauler ou Thauler qui, à cette époque, exécutait d'importants travaux dans les églises de Liège et fut le maître du peintre Gérard Douffet. Celui-ci, enfin, fut son parrain et lui donna son nom, ainsi que le renseigne l'acte de baptême de Gérard Lairesse, du 11 septembre 1640, reçu en l'église Saint-Adalbert.

« Il eut des dispositions très précoces, dit J. Helbig, dessinant rapidement, facilement dès son enfance: il peignait des sujets de son invention à l'âge de douze ans, mettait beaucoup de

feu et d'imagination dans son travail, s'essayant à tout et réussissant dans une certaine mesure à tout ce qu'il entreprenait. Il était musicien, jouant de différents instruments, poète à ses heures, et, sans avoir beaucoup de littérature, tournait assez agréablement les vers. Il avait d'ailleurs l'esprit vif, l'humeur gaie, aimant les plaisirs, même ceux qui ne sont pas honnêtes, sans cependant négliger son travail, qu'il aimait encore plus que les divertissements et les distractions de son âge (1). »

Bertholet Flémalle, qui était lié d'amitié avec le père de notre artiste, donna à celui-ci les premiers conseils sur la pratique de son art, tout en lui inspirant, pour ses études, le goût des estampes gravées d'après les maîtres. Il l'incita probablement de la sorte à se livrer lui-même à la gravure, ce qu'il fit plus tard, lorsqu'il se fut définitivement établi à Amsterdam où il acquit les droits de bourgeoisie.

Gérard Lairesse avait déjà grande réputation comme peintre lorsqu'il se mit à graver à l'eau-forte.

« Il se livra à cet art avec une véritable passion, écrit encore J. Helbig, s'attardant des nuits entières à manier la pointe sur le cuivre.

» Comme son pinceau, sa pointe est facile, brillante, colorée. Il entend parfaitement les ressources de la gravure à l'eau-forte, comme il entend celles de la palette et dans l'un comme dans l'autre art, il semble se jouer des difficultés techniques. »

Et ce biographe, après avoir montré Gérard Lairesse en possession de la plupart des qualités qui font le réel grand artiste de génie : imagination, richesse, abondance, dessinateur généralement correct et coloriste harmonieux, constate que ce peintre-graveur, si heureusement doué, n'a guère laissé d'œuvres d'un

(1) *La Peinture au Pays de Liège et sur les bords de la Meuse*, par Jules HELBIG, 2^e édition, pp. 295, 310, 313.



Sapientia Virgine Dei Maximi.

G. Lairesse Pinxit.

et Sculptit et Gravavit.

Peint et gravé par GÉRARD LAIRESSE.

(Collection de l'auteur.)

ordre supérieur aussi bien en peinture qu'en gravure : « Ce fait peut s'expliquer, dit-il, par le temps auquel il vivait et la décadence des arts, toujours plus marquée vers la fin du XVII^e siècle ; mais il s'explique surtout par le tempérament propre de l'artiste, qui, en s'abandonnant à sa remarquable fécondité, semble travailler toujours pour le plus grand plaisir des yeux, sans approfondir suffisamment les caractères, sans étudier les passions dans ce qu'elles ont d'émouvant, sans s'attacher à l'expression des sentiments des figures dont il anime ses compositions. Laïresse n'en veut pas à l'âme du spectateur. Il ne sut pas mettre d'entrave aux entraînements de sa facilité naturelle. Si, dans quelques-unes de ses toiles, on regrette des négligences, dans aucune de ses œuvres on ne sent la fatigue ni l'effort. Il rendait avec aisance ce qu'il voulait exprimer, et il voulait surtout séduire et plaire. Dans aucune de ses œuvres, soit du pinceau, du crayon, ou de la pointe, on ne sent ni les joies, ni les douleurs de l'enfantement d'une pensée longuement mûrie ; mais dans presque toutes, on reconnaît les créations faciles d'une nature richement douée, qui se laisse aller au courant de son siècle. Il a égalé la plupart des artistes qui y vivaient ; il n'a rien produit qu'on puisse proposer à l'imitation des siècles futurs (1). »

Laïresse a reproduit, dans ses gravures à l'eau-forte, un assez grand nombre de ses travaux ; il a tracé des scènes d'histoire religieuse, des mythologies, des portraits, des allégories et des fables.

« Dans ma jeunesse, écrit-il, je possédais parfaitement toutes les fables d'Ovide, de sorte qu'il suffisait que j'entendisse en nommer quelqu'une pour m'en rappeler jusqu'à la moindre

(1) Le Musée de Liège possède de ce peintre : *Le Triomphe de Paul-Emile*, en huit panneaux, *la Descente d'Orphée aux Enfers* et *Judith*.

circonstance ; mais jusqu'alors mon père ne m'avait pas encore parlé de l'explication de ces sujets et de l'utilité qu'on peut en retirer. Je ne parvins même à cette connaissance que longtemps après. »

Les biographies de Lairesse abondent en anecdotes ; le personnage y prêtait, comme dit J. Helbig, et son caractère devait les faire naître tout naturellement. Léger, primesautier, insouciant, hormis en ce qui concernait son travail, fort laid de visage et désirant pourtant plaire, surtout au beau sexe, un peu aventureux, il devait parfois s'empêtrer dans des embarras, ayant trop compté sur les ressources de son esprit pour se tirer d'affaire.

Faisant choix dans les récits des aventures qui lui arrivèrent ou qu'on lui prête, car il en est dont la vérité est contestée ou dont la réalité, tout au moins, n'est pas établie, J. Helbig rapporte cette histoire racontée par le peintre-littérateur Houbraken dans sa *Vie des Peintres hollandais* et qui paraît trop dans la nature de l'artiste pour ne pas être acceptée.

Un jour, dit-il, il prit fantaisie à Lairesse d'offrir à l'un des familiers de son atelier, nommé Barthélemy Abba, la gageure de peindre, en une journée, un tableau représentant Apollon et les neuf Muses. Le pari accepté, l'artiste se mit dès le lendemain au travail de bonne heure, et lorsque Abba vint à la soirée s'assurer des chances de gagner son pari, le tableau était très avancé ; il ne restait plus qu'à peindre la tête d'Apollon. Lairesse pria son adversaire de poser pour le visage du Musagète. Abba ne put décliner une demande aussi flatteuse pour sa physionomie et perdit son pari.

Lairesse, certainement, exécuta ce jour-là un tour de force. Houbraken ne dit pas qu'il fit un chef-d'œuvre.

Gérard Lairesse, dont l'habileté était prodigieuse, incontestablement, et qui produisit tant d'œuvres diverses de peinture

et de gravure; lui dont le nom eut si grand retentissement à l'étranger et qui fut le protégé de Guillaume III, roi d'Angleterre et Stathouder de Hollande, aurait certainement dû s'enrichir par son art. Mais il gaspilla son avoir et, après avoir été, pendant quelques années, dans l'opulence, devenu aveugle vers l'âge de 51 ans, dans la vigueur de son talent, il fut obligé de vendre tout ce qu'il possédait: études, dessins, esquisses. Pour vivre, il donna aussi une série de conférences sur la peinture. Son fils en préparait les dessins.

Ces leçons du maître ont été recueillies et publiées, d'abord en hollandais et traduites plus tard en allemand et en français, toujours sous ce titre: *Grand livre des Peintres où l'art de la peinture est enseigné dans toutes ses parties et expliqué au moyen d'exemples et de gravures, par de Laïresse, peintre* (1). Le frontispice montre Laïresse enseignant malgré sa cécité.

Charles Blanc, dans son *Histoire des Peintres*, apprécie, en ces termes, le traité de Laïresse: « Cet ouvrage est des meilleurs, il contient d'excellentes vues et convient encore plus aux maîtres qu'aux élèves. Les idées en sont grandes, belles, souvent poétiques. Dirigé contre le naturalisme, qui avait si bien inspiré les peintres du siècle, ce livre recommande à chaque page l'intervention du jugement, le choix du sujet, la préférence à donner aux beautés classiques, le goût de l'antiquité (2). »

(1) La première édition de l'ouvrage parut en hollandais, à Amsterdam, en 1712. 2 vol. in-4^o, dit J. HELBIG dans son livre *La Peinture au Pays de Liège*, page 312. Elle fut suivie de deux éditions dans la même langue, 2 vol. in-folio, Amsterdam 1720 et 1745; de deux éditions allemandes en 2 vol. in-4^o, Nuremberg 1724 et 1730; et enfin de deux éditions françaises en 2 vol. in-4^o, Amsterdam 1725 et Paris 1787.

Nous possédons une édition en hollandais que ne renseigne pas Helbig, 2 vol. in-4^o, Harlem, 1740.

(2) *Histoire des Peintres de toutes les écoles, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, par Charles BLANC, G. DE LAIRESSE. p. 6.

Gérard Lairese est mort dans le dénûment le plus complet, à Amsterdam, le 28 juillet 1711.

La rue de Liège qui porte son nom commence rue Basse-Wez et aboutit rue Grétry, en face de la station de Longdoz.

Le Cabinet des Estampes de l'Hôtel d'Ansembourg possède 13 gravures de Gérard de Lairese. Sont à citer spécialement :

Le Sacrifice d'Iphigénie ;

La grande planche *Mars et Vénus* avec cette inscription :
QUEN MARS NUNQUAM VICIT VENUS ;

Le Printemps, exécuté par de Lairese et N. Visschers ;

L'Eté, exécutée par G. Lairese et Somer.

ALFRED MICHA



LES GRAVEURS
LIÉGEOIS

1908

ALFRED MICHA

LES
GRAVEURS
LIÉGEOIS

LIÈGE

IMPRIMERIE BÉNARD, STÉ A^{ME}

1908

TABLE DES GRAVURES

| | PAGES |
|--|-------|
| <i>Saint Lambert</i> , frontispice. | |
| <i>Saint Lambert</i> (avec le Perron liégeois) | 3 |
| <i>Portrait de Félicien Rops</i> , gravure à l'eau-forte par Adrien de Witte. | 11 |
| <i>En Visite</i> , gravure à la pointe sèche par Armand Rassenfosse | 15 |
| <i>Figure assise</i> , gravure au vernis mou par Armand Rassenfosse | 19 |
| <i>Figure au voile</i> , gravure à l'aquatinte et au vernis mou par Armand Rassenfosse | 23 |
| <i>Les Ponts — Tombée de Nuit</i> , taille et aquatinte, gravure par François Maréchal | 25 |
| <i>Marius assis sur les Ruines de Carthage</i> , gravure au burin par Lambert Suavius. | 31 |
| <i>Frise</i> composée et gravée par Théodore de Bry | 39 |
| <i>Mors nulli parçit</i> , composé et gravé par Jean-Théodore de Bry | 43 |
| <i>Sainte Aldegonde et son Ange gardien</i> , gravure au burin par Jean Valdor | 51 |
| <i>Portrait de Jean Varin</i> , gravure au burin par Edelinck | 59 |
| <i>Portrait de Gérard Sany</i> , gravure par Michel Natalis. | 67 |
| <i>Sapientia Unigena Dei Maximi</i> , peint et gravé par Gérard Laresse. | 75 |
| <i>Portrait de Pierre Des Gouges</i> , gravure au burin par Jean Duvivier. | 83 |
| <i>Jeune femme à la guitare</i> , gravure à l'imitation de crayon par Gilles Demarteau. | 91 |
| <i>Portrait de Louis-Bernard Coclers</i> , gravé par lui-même | 101 |

| | |
|--|-----|
| <i>La Neige</i> , gravure à l'eau-forte par François Maréchal | 109 |
| <i>La Lessiveuse</i> , gravure à l'eau-forte par Adrien de Witte | 113 |
| <i>Frontispice pour la Plume</i> , gravure à la pointe sèche par Émile Berchmans | 117 |
| <i>Faunesse à la Source</i> , gravure à l'eau-forte par Auguste Donnay | 121 |
| <i>La Chevauchée</i> , gravure à l'eau-forte par Auguste Donnay | 125 |
| <i>La Chercheuse d'Escarbilles</i> , gravure à la pointe sèche par François Maréchal | 129 |
| <i>Les Peupliers</i> , gravure à l'eau-forte par François Maréchal | 133 |
| <i>Furnes</i> , gravure à l'eau-forte par Richard Heintz | 137 |

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|--|-------|
| Introduction. | I |
| <i>La gravure, ses origines, ses différents genres</i> | 1 |
| <i>Lambert Suavius</i> | 27 |
| <i>Les de Bry</i> | 37 |
| <i>Jean Valdor</i> | 49 |
| <i>Jean Varin</i> | 57 |
| <i>Michel Natalis</i> | 65 |
| <i>Gérard Lairesse</i> | 73 |
| <i>Jean Duvivier</i> | 81 |
| <i>Gilles Demarteau</i> | 87 |
| <i>Les Graveurs Liégeois du XVIII^e siècle</i> | 99 |
| <i>Les Graveurs Liégeois contemporains</i> | 107 |
| Table des Gravures | 141 |